

GUY-ARNAUD BASSE

# LES RHINOCÉROS DE TAÏMYR

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'un œuvre de fiction.

Déposée sur Hugo, le service de protection juridique des œuvres de la SGDL.

à Adélaïde, Noémie et Ferdinand

« Fécondez votre imaginaire profond, ayez une terre à vous, car il n'y a que là que vous existerez pour vous, mais aussi pour les autres. »

Mohamed Mbougar Sarr

( La plus secrète mémoire des hommes)

« Les romans ne servent à rien, sauf à nous sauver la vie. »

Javier Cercas

( Indépendance )

## PROLOGUE

Oui, mais elles n'ont pas de prédateurs !

Telle était la tête d'un article publié dans Le Provençal au sujet de méduses. Des nageurs s'étaient trouvés pris dans un banc de méduses, au large des îles Frioul, et il avait fallu intervenir pour les en délivrer, perturbant ainsi la vingt-quatrième édition du Défi Monte Cristo.

Aussi le journaliste posait, à juste titre, une question : mais pourquoi ne pas en réintroduire ?

Et tout était parti de là...

L'idée était pourtant simple. De même que la disparition d'une espèce clef de voûte perturbe ou détruit un écosystème, de même une absence de prédateur supprime un régulateur naturel.

Du coup, l'on se mit à parler de dauphins et de tortues, prédateurs naturels des méduses.

Et voilà que l'idée prit forme peu à peu, au regard de l'incidence sur le tourisme, avec une baignade rendue difficile, tout le moins désagréable. Le sujet fut évoqué lors d'un conseil municipal, qui décida de procéder à une étude de faisabilité quant à leur introduction.

La tortue caouanne présentait un intérêt de tout premier plan, d'autant plus que la mer Méditerranée accueille nombre de jeunes tortues ainsi que des adultes au printemps et en été. Toutefois, le principal lieu de ponte se trouvant en Grèce, il fallait, pour que cela puisse se faire, pouvoir créer un lieu de ponte local. Cela semblait dans l'ordre du possible, vu les lieux de ponte secondaires existant en Méditerranée, comme la Tunisie ou l'Italie, et même

en Corse du côté de Porto Vecchio ou dans le Var sur les plages de Saint Tropez ou de Saint Agulf.

Les côtes françaises, plutôt connues pour être des zones d'alimentation, étaient à même de favoriser un lieu de ponte local.

L'intérêt parut double : d'une part réguler les méduses, d'autre part développer un pôle écolo-touristique. Aussi le sujet fut de nouveau à l'ordre du jour en mairie, qui créa une commission en charge d'approfondir la possibilité d'implantation d'un pôle tortues sur la commune de Marseille.

Curieusement il y avait une statue un peu perdue du côté du quartier de Vieille Chapelle, due à un certain Marcel Courbier. La baigneuse à la tortue était tombée du paquebot Pierre Loti pour venir s'échouer là, dans le plus complet anonymat. Était-ce un signe avant-coureur, un de ces signes que le hasard dépose l'air de rien, sans trop y regarder ?

Toujours est-il que la commission trouva ce clin d'œil intéressant, et, après examen des différents lieux possibles, le choix proposé s'arrêta sur l'anse de la Chapelle, avec la création d'une plage de sable dédiée au lieu et place de la digue existante. Techniquement ce choix devait faire face à une houle souvent bien formée, ce que ne manqua pas de faire remarquer l'OFB ( l'Office Français de la Biodiversité), tout en n'en faisant pas moins part de son intérêt pour cette initiative. A l'appui de ce projet, il fut également mis en avant la présence du Cestmed (Centre d'Etude et de Sauvegarde des Tortues Marines ) au Gruau du Roi, qui pouvait intervenir assez rapidement en cas de besoin.

Après un nouvel examen en mairie, il fut donc décidé de faire des appels à projets afin de pouvoir statuer ou non sur cette démarche qui supposait la création ex nihilo d'une plage de sable avec une protection contre de fortes houles, l'implantation de pontes de tortues, et la mise en place d'un suivi scientifique.

Des maquettes furent élaborées, divers projets réalisés, et plusieurs budgets établis.

Elles furent présentées au public au rez-de-chaussée du MUCEM, le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. La démarche fut accueillie avec enthousiasme, ce qui poussa un peu plus à sa réalisation.

Le projet retenu mettait en place une simple plage de sable, protégée côté terre par un fossé d'avec la digue existante, et côté mer par un prolongement de la digue de Vieille Chapelle en la rabattant de façon semi-ouverte vers l'anse, et en posant dessus la baigneuse à la tortue, cette dernière en devenant en quelque sorte la mascotte. De fait, plus que posée, il avait été

élaboré une forme de bassin à fleur d'eau, la baigneuse et la tortue retrouvant ainsi leur élément.

Les travaux commencèrent donc, avec un flux incessant de camions et de barges pour enrocher la nouvelle plage aux fonds marins, puis amener le sable nécessaire. Vint ensuite la mise en place des protections ainsi que d'un petit observatoire mis à la disposition de scientifiques et de l'OFB. Enfin un bateau amena plusieurs tortues caouannes pleines, afin qu'elles procèdent à leur ponte, pour générer leur attachement nécessaire à ce lieu. Cela fut une phase délicate, qui nécessita de s'y reprendre à plusieurs reprises, et qui du coup prit plusieurs saisons.

Finalement plusieurs années s'écoulèrent avant que les premières pontes naturelles se produisent. D'abord deux tortues vinrent pondre en l'espace d'un mois, puis le processus s'installa, et bientôt la plage devint un véritable vivier.

Le but était atteint. Les méduses ne gênaient plus les baigneurs, c'était même plutôt les tortues qui devenaient un souci, tout relatif. Les incidents étaient rares, quelques contacts avec des bateaux, une ou deux tortues explorant d'autres plages, causant quelques attroupements bénins.

Non, le vrai souci devint la nourriture qui venait à manquer par moment. Aussi, pour résoudre ce problème, des tortues furent déplacées afin qu'elles pondent à leur tour dans d'autres lieux secondaires de la Méditerranée qui demeuraient globalement un excellent vivier naturel pour les tortues marines.

Une dizaine d'années s'était écoulée depuis la parution de l'article dans le Provençal, article cité dans la publication faite à ce sujet dans Current Biology. Elle concluait en considérant qu'il s'agissait d'une implantation réussie dans son ensemble, invitant les lecteurs à prendre conscience des expériences restant à mener dans ce domaine.

Songeur, le professeur Levine ferma son ordinateur d'un geste distrait, se leva, et sortit prendre l'air.

Juin 2034

Les méga feux avaient commencé très tôt cette année, de pire en pire chaque année. Dans la région d'Omsk, à la frontière kazakhe, les forêts de pins avaient disparu, laissant place à un paysage dévasté. Les incendies répétés qui s'étaient intensifiés sous les assauts du réchauffement climatique avaient provoqué d'importants rejets de carbone, et avaient sérieusement attaqué à présent le permafrost.

Les incendies faisaient rage, avec de temps à autre de fortes explosions, dues aux bulles de méthane qui s'échappaient du sol. Parfois c'était même des torches gigantesques qui s'allumaient, montaient jusqu'aux nuages et disparaissaient aussi soudainement qu'elles étaient apparues. La situation devenait cauchemardesque, et pourtant dans son laboratoire le professeur Dimitri Levine restait persuadé qu'une tentative restait possible.

Il relisait les travaux de Sergueï Zimov concernant sa réintroduction de chevaux iakoutes. Il avait émis l'hypothèse que la compaction de la neige par le passage répété d'herbivores piétinant et retournant la neige, ainsi que l'ouverture des paysages au profit de vastes steppes, contribuaient au maintien du permafrost.

Et il se souvint aussi de cet article relatant l'introduction de tortues caouannes en Méditerranée comme une espèce arche pour lutter contre les bancs de méduses.

Le permafrost souffrait d'une absence, son équilibre était perturbé, et du coup il se désagrégeait peu à peu sous les coups de la chaleur inexorable.

L'idée germa donc qu'une solution locale pourrait être l'introduction d'une espèce capable de recompacter significativement le permafrost, permettant ainsi d'apporter une pierre dans l'adaptation et la lutte face aux changements du climat.



Dimitri Levine enleva ses lunettes, se frotta les yeux, se passa la main dans les cheveux avant de reposer ses lunettes sur son nez.

Il y avait quelque chose à faire, pensa-t-il .

Il rangea succinctement ses dossiers en cours dans ses tiroirs, laissant des piles de documents non triés, prit son manteau et sortit de son bureau. L'ascenseur était toujours en panne, aussi il emprunta l'escalier pour débarquer dans un grand hall au dallage de marbre. Ses pas résonnaient dans ce grand espace vide.

Il était décidemment bien tard, songea-t-il, se rappelant l'effervescence du matin même. Il pensa à sa fille Roxanne et à sa petite-fille qui avait tout juste deux ans.

Oui, il y a quelque chose à faire, même si je ne sais pas encore comment, se dit-il.

Il referma son imperméable pour affronter la bruine londonienne qui s'était remise à envahir la cité, réajusta ses lunettes et sortit du bâtiment.

Juillet 2034

Ce matin l'incongruité du passé ressurgit. Le vingt-et-unième siècle avait bousculé la marche de la planète dans un basculement inattendu. Sous l'effet des changements climatiques, la répartition des masses s'était modifiée, la terre était sortie de son axe de rotation, et avait trouvé un nouvel équilibre, semblant se stabiliser pour le moment.

Abigail s'essuya le front, à l'ombre d'un palmier, tout en sirotant un Perrier. Elle s'était posée à la terrasse du Mont Ventoux, café situé non loin de Notre Dame de Paris, dont le toit restauré lors de la dernière décennie brillait des reflets du soleil qui avait réussi à se dégager de nuages cotonneux. Il fallait bien reconnaître que ce toit était une réussite, quand bien même quelques architectes des monuments historiques s'étaient retournés dans leurs tombes. Mais bon, la forêt de bois avait fait place aux mâts de verre, et les grandes verrières éclairaient d'une lumière nouvelle l'intérieur de l'édifice.

Abigail, tout en recoiffant de sa main gauche ses cheveux bruns auburn, se dit que la lumière avait gagné.

À présent les singes évoluaient à peu près partout, mais les pigeons avaient disparu.

Quelle chaleur ! Maugréa-t-elle.

Elle prit ce petit bout d'os que lui avait transmis Hewitt, son collègue au Museum qu'elle avait rencontré la veille à son bureau donnant sur le jardin des Plantes. Il lui avait remis ce fragment, s'interrogeant sur sa provenance, se demandant s'il pouvait correspondre à cet âge reculé duquel on n'avait que peu de traces.

Il faut que je me bouge, se dit-elle, en finissant son verre d'eau gazeuse, ne pensant qu'à aller se baigner dans la Seine.

Août 2034

Abrim Ali sortit de la salle de sports, après avoir pris une douche bien chaude. Avec l'âge les coups marquaient plus qu'avant, seule la chaleur estompait la douleur des coups reçus. Il se disait qu'il était peut-être temps de remiser ses gants de boxe, à trente-sept ans il était temps d'y songer, à commencer à préserver un peu plus son corps. Athlétique pour son mètre quatre-vingt-douze, les cheveux courts, il avait encore une allure de militaire balourd en civil.

Il rentrait souvent à pied chez lui, profitant de l'euphorie des endorphines de sa séance de boxe. Marchant d'un pas nonchalant, il entendit soudain :

– Alors Abrim, toujours fan de boxe ?

Surpris, il regarda d'où venait cette voix qui ne lui était pas inconnue. Sur la chaussée, une voiture roulait au pas, fenêtre ouverte, il était difficile de percevoir autre chose qu'une silhouette au volant. Dans la pénombre naissante de la nuit tombante, il s'en approcha lentement, avec prudence, et demanda :

– Que voulez-vous ?

– Ah, toujours aussi direct Abrim ! Il y a un café au coin de la rue, à environ cent mètres, je t'y attends, j'aurai une casquette jaune.

Et la voiture partit pour aller se garer quelques dizaines de mètres plus loin.

Songeur, Abrim continua sa marche, arriva au café où un homme avec un imperméable gris clair et une casquette jaune fumait tranquillement une cigarette.

Il s'en approcha, et, ne distinguant toujours pas son interlocuteur, lui redemanda :

– Que me voulez-vous ?

– Viens, rentrons, nous serons mieux au chaud pour discuter.

Il se retourna et entra dans le café.

Abrim le suivit, et lorsque son interlocuteur s'assit à une table en enlevant sa casquette, il reconnut un de ses anciens camarades du temps de son passage aux fusiliers marins.

– Salut Gustave, quel vent t'amène ?

– Pose toi Abrim, il faut que l'on discute, j'ai une mission à te proposer.

Abrim se posa. Ils commandèrent une bière et un café, et Gustave entreprit de lui donner quelques informations.

– C'est quelque chose d'un peu particulier, cela concerne un civil, ou plus exactement un scientifique. Je travaille depuis quelques années comme consultant pour certaines grosses multinationales, et l'une d'elle est ennuyée par les travaux d'un scientifique qui semble perturber l'installation d'une usine dans le nord de la Sibérie. Il est un défenseur acharné du maintien du permafrost, et il doit tenir prochainement un discours à l'ONU à ce sujet.

– Embêtée jusqu'à quel point ?

– Cela contrarie mon client, et il souhaiterait qu'il en soit empêché, d'autant plus qu'il semble avoir un projet en cours qui gênerait fortement la récupération et l'exploitation du méthane libéré. Il faudrait donc le neutraliser avant. Evidemment mon client saurait se montrer généreux avec toi une fois la mission accomplie.

Abrim resta silencieux et perplexe, peut-être une dernière mission et pouvoir partir s'installer au loin dans une maison de pêcheur.

– Je vais y réfléchir.

– Tiens-moi au courant, mais rapidement, il doit tenir son discours en novembre.

Sur ces mots, Abrim prit congé de Gustave, continua sa marche, perplexe, et en même temps désireux de se poser une bonne fois. Une dernière mission, après tout, pourquoi pas ?

\*

Dimitri Levine se réveilla de bon matin, prit une douche rapide, et s'installa dans la véranda de son appartement pour prendre son petit déjeuner. Il avait une vue ouverte sur la Tamise, le temps était une fois de plus maussade. Il dégusta ses œufs brouillés et ses haricots rouges tout en sirotant de temps à autre sa tasse de thé qui refroidissait inexorablement. Son esprit était tourné vers ce nouveau projet dont l'idée prenait peu à peu forme, et il étudiait en ce moment le fonctionnement des tourbières du Nord. L'étude du sol arctique était fascinante, les tourbières à pergélisol constituaient le deuxième réservoir de carbone après les océans.

Dans le nord de la Finlande ils avaient été obligés de se lancer dans une réhydratation des tourbières, car seule la tourbe humide peut éviter le relâchement du méthane. La problématique était plus complexe qu'il n'y paraissait : si la glace fond, l'humidité augmente et cela libère du méthane ; si la tourbière est sèche, elle libère du CO<sub>2</sub>. Le choix était donc compliqué, et il était extrêmement difficile de faire des projections concernant l'impact sur l'atmosphère et sur les courants circulaires terrestres. Toujours est-il que le méthane libéré engendrait des possibilités d'explosions ponctuelles, créant des cratères dans le sol.

Le professeur Levine était donc de plus en plus convaincu du bien-fondé de sa démarche.

Il y avait d'ailleurs eu quelques tentatives dans le passé, comme celle de la réintroduction de trois bisons sauvages dans le Kent en 2022. Ewan Bowen-Jones avait indiqué à ce sujet que pour lui, « la restauration des écosystèmes naturels est un outil essentiel et peu coûteux pour la lutte contre la crise climatique ».

Il envisageait donc très sérieusement la réintroduction en Sibérie d'animaux suffisamment lourds pour avoir un effet sur le tassement du permafrost et le ralentissement de sa fonte. Il était déjà bien tard, et seule une mission scientifique internationale pourrait avoir gain de cause, un peu à la façon d'une station polaire en Antarctique.

Il pensa aux mammoths préhistoriques, avec leur pelage protecteur contre le froid, mais les éléphants actuels ne pouvaient pas s'adapter à un tel froid. Alors il se demanda si ce n'était pas plutôt du côté des rhinocéros que se tenait la solution. Le poids était là, et pour le froid, il y avait bien eu des rhinocéros laineux. Avec les développements de la génétique, on pouvait espérer arriver à quelque chose.

Il se remit à son ordinateur pour préparer son intervention prévue à l'ONU. Allait-il réussir à les convaincre de l'intérêt de son projet ?

Déjà, il devait aller plus loin dans ses recherches préliminaires, aussi se dirigea-t-il vers la bibliothèque de l'UCL, l'University College London.

Il fut bien vite absorbé dans ses lectures, le silence studieux de l'endroit étant propice à la réflexion et la concentration.

Ses premières recherches confirmèrent le bien-fondé de sa démarche, mais soulevaient également des questions.

Le rhinocéros avec ses quelques trois tonnes avait une masse intéressante, et avait déjà fait partie de projets de réintroduction. Ces projets avaient nécessité tout une part administrative en amont, avec des recommandations internationales sous l'égide justement de l'ONU, mais aussi de l'UICN, l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature. Une des missions de cette dernière était d'ailleurs de promouvoir des solutions basées sur la nature pour relever les défis mondiaux du climat.

Dans la grande famille des rhinocéros, il se trouvait le rhinocéros de Sumatra, apparenté au rhinocéros laineux de la préhistoire. C'était en fait le seul représentant actuel de cet ancien groupe, et il en avait conservé un duvet noir.

Le rhinocéros laineux quant à lui était résistant au froid et avait habité les steppes froides qui couvraient l'Eurasie.

Toutefois leur reproduction était lente. La période de gestation allait de quinze à dix-sept mois, les femelles n'atteignant leur maturité sexuelle qu'à six/sept ans, sept à dix ans pour les mâles. La portée n'était que d'un petit, avec un intervalle minimum de deux à trois ans entre deux portées, avec un sevrage du petit comprise entre douze et dix-huit mois.

Aussi, pour que le projet puisse prendre forme, se dit Dimitri Levine, il y aurait des pistes à explorer, notamment en matière génétique.

Il faudrait d'une part pouvoir raccrocher à l'ADN du rhinocéros de Sumatra des séquences du génome du rhinocéros laineux pour une meilleure adaptation à son milieu prévu de réinsertion. Et d'autre part, il était nécessaire d'améliorer le taux de reproduction afin d'obtenir plus d'individus plus rapidement, le facteur temps devenant préoccupant.

La contrainte technique s'avérait donc de taille.

Le professeur Levine fut pris de doutes, se demandant s'il ne valait pas mieux annuler les suites prévues vu la nature de l'obstacle. En même temps, c'est là que la recherche scientifique et le génie génétique prenaient toute leur place, rendant ce projet plutôt audacieux.

Dimitri se souvint de cet appel téléphonique reçu au printemps dernier de l'assistante de Manuel Oseras, l'actuel secrétaire général des Nations Unis :

– Nous souhaiterions que vous interveniez lors d'une séance prochaine dans le cadre du PNUE, Programme des Nations Unies pour l'Environnement. Votre intervention s'insérerait dans une forme de colloque où différents experts viendraient exposer leurs dernières idées et projets afin de faire bouger les lignes quelques peu figées ces derniers temps. En seriez-vous d'accord ?

Passé un moment de surprise, et bien qu'étonné d'être ainsi sollicité de la sorte, Dimitri avait acquiescé :

– Oui, sur le principe d'une participation, c'est envisageable, avait-il répondu.

Et c'était ainsi qu'il s'était retrouvé à devoir intervenir au sein de ce colloque. Le PNUE demeurait quand même la principale autorité en matière d'environnement, il avait peut-être une carte à jouer pour obtenir les financements nécessaires à la réalisation de son projet.

Abrim regardait les documents que lui avait remis Gustave dans une grande enveloppe de papier kraft. Il les avait étalés sur sa table basse, tout en regardant les informations défiler sur son poste de télévision. Il avait également ouvert une bouteille de rosé de Provence, dont il prenait de temps à autre une gorgée, ponctuée de débris de pistaches dont il faisait une grande consommation. Le plaisir de les décortiquer n'avait d'égal que la douce saveur salée de sa graine verte.

Il regardait donc les papiers étalés, parsemés de quelques photos du professeur Levine. C'était un homme dans la cinquantaine, aux cheveux châtons foncés, à la peau mate qui faisait ressortir le bleu de ses yeux. Ils étaient d'un bleu très pâle avec des paillettes bleues plus soutenues, se détachant d'un visage long et osseux. Son nez était marqué d'une légère bosse, et tordu, signe d'une ancienne fracture. Sa bouche aux lèvres fines lui donnait un air sévère, qu'un menton pointu ne faisait qu'accentuer. Il en ressortait une impression étrange, qui tenait essentiellement à son regard fascinant.

C'était un homme plutôt grand avec son mètre quatre-vingt-cinq, à la silhouette fine, qui conservait malgré son âge quelque chose d'un adolescent.

La plupart des photos avaient été prises à l'UCL, où il donnait de cours sur les sciences de l'environnement. Il avait également publié des articles sur l'adaptation du vivant dans un environnement dégradé, ce qui intéressait au plus haut point certaines instances internationales au regard des dégradations climatiques de plus en plus fréquentes.

Ses derniers travaux se penchaient plus particulièrement sur les incidences du réchauffement climatique sur les populations, mais aussi sur une approche plus récente s'appuyant sur la notion de terraforming, ou autrement dit de remodelage de la terre en l'aidant par diverses actions qui restaient encore à déterminer et mener.

Encore une tête dans les nuages, se dit Abrim, ayant du mal à voir en quoi une telle tête pouvait gêner qui que ce soit.

Enfin, il avait fini par accepter la mission, en professionnel qu'il était, pour raccrocher une bonne fois. La der des der en somme.

\*

Hewitt se retourna vers Abigail, surpris par ce qu'il venait d'entendre.

– Tu es sûre ?

– Oui, certaine, pas de doute possible, confirma Abigail, se relevant de son microscope, où elle étudiait une fois encore un prélèvement du fragment d'os qu'Hewitt lui avait transmis pour analyse.

– Mais comment peux-tu en être sûre ?

– Mais comment tu as récupéré ce bout d'os ?

La discussion démarrait mal, ce qui n'était guère inhabituel avec eux, chacun dans leur monde bien à eux.

Abigail avait découvert que ce fragment d'os venait d'un *Coelodonta Antiquitatis*, c'est-à-dire d'un rhinocéros laineux disparu il y a environ dix mille ans, vraisemblablement en raison d'un changement climatique. Il était en effet à l'époque recouvert d'une épaisse toison laineuse, et faisait partie des espèces les plus connues lors de la dernière glaciation.

On en trouvait assez fréquemment des fossiles, notamment dans les carrières. Il avait habité de vastes zones, allant du centre de l'Espagne jusqu'en Mongolie. Son adaptation au froid était remarquable, arrivant à accéder à l'herbe située sous la neige grâce à ses longues cornes. On avait même pu en découvrir congelés dans le permafrost sibérien.

Vu la nature du fragment, Abigail penchait pour cette dernière option. Cela l'intriguait, car un morceau de cette qualité de conservation était rare et remarquable, son ADN semblant encore accessible.

Hewitt Martin resta silencieux sur sa provenance, parlant à peine d'un colis remis par la Poste et qui venait de Pologne.

Abigail Lewis, désireuse d'en savoir plus, se demanda s'il ne se trouvait pas un endroit où un tel ADN était conservé, comme une sorte de bibliothèque. Elle pensa à l'institut Max Planck dont la renommée et la compétence étaient mondialement reconnues, et se décida à les joindre pour en avoir le cœur net.

\*

George-Henri vaquait à ses occupations lorsqu'il reçut un appel venant de France.

– Êtes-vous bien le professeur Duprat ?

– Qui le demande ?

– Je suis Abigail Lewis, du Museum d'Histoire naturelle de Paris, et j'aurais besoin de vos lumières.

– Certes, oui je suis bien celui que vous cherchez à joindre, de quoi s'agit-il ?



George-Henri Duprat était généticien. Il dirigeait un des services de recherche en biologie développementale à l'Institut Max Planck, à Tubingen.

Il cherchait, il cherchait quelque chose de nouveau, quelque chose qui pourrait intéresser, quelque chose qui pourrait donner un coup de pouce à sa carrière. Il avait à présent l'impression de patiner, de végéter, après des études brillantes au demeurant. Il cherchait à percer, à se faire un nom, et la recherche avait ses exigences aussi en la matière.

Aussi lorsqu'Abigail lui fit part de sa découverte, et de sa requête en matière d'ADN, son intérêt en devint grand soudainement.

– Pouvez-vous isoler de l'ADN à partir d'un bout d'os ? Reprit Abigail.

– Oui, techniquement c'est faisable pour autant que de l'ADN y soit encore présent. Sinon, si vous en connaissez le lieu d'extraction, il y a aussi la possibilité de le rechercher au travers des sédiments se trouvant dans sa proximité.

– Ah, je vois. Et disposez-vous alors de référentiels ?

– Cela dépend. Que cherchez-vous exactement ?

– Voilà, j'ai récupéré un fragment d'os, dont j'ignore l'origine exacte, et, après analyse, il s'avère qu'il s'agit selon toute vraisemblance d'un morceau de rhinocéros laineux. Pourriez-vous le confirmer à partir de la recherche de son ADN ?

George-Henri, désarçonné par cette requête, resta silencieux.

– Vous êtes toujours là ? S'enquit Abigail, inquiète à son tour de ce silence inattendu.

– Oui, oui, je réfléchissais. Ecoutez, je n'ai pas d'emblée les réponses à vos questions, toutefois faites-moi parvenir ce fragment, je commencerai par l'analyser et nous verrons bien.

– Alors dans ce cas, je vais venir avec, répondit Abigail.

– Avec plaisir, venez tous les deux, répondit George-Henri, ce qui mit fin à la discussion.

Abigail se retourna vers Hewitt, l'en informant, et lui demandant s'il ne pouvait pas en savoir plus sur l'origine dudit fragment, ou du moins de son lieu d'extraction.

Hewitt sembla troublé, et botta en touche :

– Je vais voir, dit-il évasivement.

\*

Dimitri Levine avait commencé à rassembler ses documents, en vue d'élaborer une synthèse digeste.

« Votre intervention est programmée pour durer une quinzaine de minutes », lui avait-on dit. « Elle s'inscrit dans une convention sur les leviers d'action contre le réchauffement climatique ». Et Manuel Oseras avait demandé à ce que des projets soient présentés afin de pouvoir prendre des décisions. En effet, les méandres des diverses institutions généraient de grosses dispersions et des pertes en efficacité.

Aussi Dimitri, flatté d'avoir été ainsi contacté, se préparait à cette tâche. Il cherchait à avoir une approche complémentaire de celle de Sergueï Zimov, dont il partageait la démarche scientifique. Toutefois l'originalité du projet de Dimitri reposait sur l'idée de recourir aux rhinocéros pour aider à entretenir les sols du permafrost, une sorte de terraforming de la Terre. Il lui paraissait plus utile de s'occuper de l'entretien du sol terrestre, qui restait somme toute l'habitat entre autres de l'espèce humaine, plutôt que de la condamner en ne lui accordant aucun avenir, et en se tournant vers d'autres planètes à coloniser.

Il avait porté son intérêt sur la presqu'île de Taïmyr, au Nord Est de la Sibérie, où l'on avait déjà assisté à la réintroduction réussie des bœufs musqués. Géographiquement une presqu'île était intéressante, et le rhinocéros n'était pas un prédateur mais un herbivore. Il restait à en faire un parc scientifique international.

Le projet s'articulait autour de deux pôles, avec en support des fermes d'élevage dédiées.

D'un côté réadapter le rhinocéros de Sumatra à ce nouvel environnement, tout en élaborant un programme de recherche pour développer une souche hybride avec des gènes de rhinocéros laineux. La démarche consisterait à pouvoir greffer les gènes nécessaires du rhinocéros laineux à ceux de celui de Sumatra, pour arriver à encoder ses caractéristiques majeures dans son adaptation au froid. Il faudrait démarrer au plus tôt vu le peu d'individus restant. Une telle approche permettrait également d'augmenter les chances de survie du rhinocéros de Sumatra. Et pour aller jusqu'au bout de cette optique, envisager une ectogénèse à partir d'œufs prélevés, ensuite greffés, et puis élevés dans des crèches spécialisées.

Pour compléter cet aspect prometteur et mener à bien le projet, il faudrait également tabler sur une réadaptation et une implantation rapides de rhinocéros blancs dont les effectifs étaient nettement plus étoffés et où l'on pouvait prélever et déplacer des individus sans menacer l'espèce. Un démarrage avec un minimum de quatre-vingts animaux, quarante mâles et quarante femelles, ayant leur maturité sexuelle, semblait convenir pour rendre la démarche viable.

La charpente du projet prenait forme.